

Tournez-vous automatiquement le bouton de la télévision dès qu'apparaissent à l'écran des images de petits bonhommes casquettés courant dans un champ boueux après une balle, ou se précipitant sur une rondelle de caoutchouc devant 14 000 personnes glapissantes? Confondez-vous à plaisir Wayne Gretzky et l'instructeur des Nordiques, Namatt avec une sorte de bière? La voix de René Lecavalier vous poursuit-elle dans vos cauchemars? Si oui, vous partagerez sans doute la critique du sport de compétition/consommation faite ici par Christiane Bédard et Sylvie Marcoux. Si non, c'est à vous de répondre et de poursuivre le débat. Pour ou contre le sport de compétition?

Quelle est la différence entre Robin des Bois et Wayne Gretzky?

Il y eut un temps où, pour être un héros, il fallait jouer au bon samaritain : voler les riches pour donner aux pauvres. De nos jours, mieux vaut jouer au hockey, voler les riches (en faisant payer jusqu'à 20\$ pour un siège au Forum) et garder tout pour soi (en gagnant plus de 1 million de dollars par année).

À l'ère du capitalisme moderne, «the name of the game», c'est la compétition. Ou, comme le répètent si souvent - et si bêtement - Réjean Houle et Marc Tardif dans une annonce télévisée: «La vie est une compétition...»

Le sport caricature les grandes lignes et les non moins grandes contradictions du système dans lequel nous vivons. Cette caricature produite, reproduite (et re-re...) par le sport envahit les esprits des jeunes pee-wees et de leurs papas. Ou enfin, ce qui peut leur rester d'esprit après tant d'heures hypnotisés devant «La Soirée du hockey», le «Baseball du samedi», etc.

L'école de la vie, ou comment on fait des abrutis

Ce que le sport enseigne à ceux et celles qui le pratiquent comme à ceux et celles qui le regardent, c'est la loi du plus fort, la suprématie du désir de gagner. On désapprend la possibilité de s'exprimer librement. Rien ne demeure de la liberté et de la spontanéité propres au jeu : le sport comptabilise tout (points, punitions, gains, pertes, etc.). Ce qui est exalté, c'est la lutte contre le temps, contre les autres «joueurs», contre la douleur, contre soi-même. La poursuite d'un idéal de rendement aboutit à une mécanisation du corps et une crétinisation de l'esprit. C'est, en fait, une version idéalisée de notre système économique et politique.

Le sport est une usine parfaite : toute l'énergie y est axée sur la production. Les éléments les moins productifs - les femmes, les vieillards, les personnes handicapées et tous les autres «moins qu'hommes» - en sont exclus. Ou au mieux, ils s'intègrent au système sportif mais de façon marginale et sont traités comme des éléments de niveau inférieur. On n'a qu'à considérer la couverture dérisoire accordée par les médias aux Olympiques pour personnes

handicapées ou l'écart phénoménal entre les salaires et les bourses accordés aux professionnels masculins comparativement à ceux accordés aux sportives professionnelles.

Même les tout jeunes sportifs savent qu'il faut être performant et compétitif, voire même violent, sinon ils vont «réchauffer le banc». De plus, parents et entraîneurs savent que le «jeu» pourrait être un éventuel emploi pour l'enfant. Le genre d'emploi qui vous permet de marcher la tête haute et les poches pleines. Les enfants deviennent les objets des ambitions frustrées de leurs parents et de leurs entraîneurs. Résultat : 90% des enfants qui s'adonnaient au hockey l'abandonnent avant l'âge de 14 ans.

La revanche de l'abruti

L'utopie sportive va encore plus loin : les arbitres et les règlements ne sont là que pour répéter constamment les signes d'une authenticité, d'une équité et d'une égalité des chances qu'on ne retrouve pas dans la vie.

La «justice de l'arène» explique en partie l'attrait qu'exerce le sport sur les foules. Dans le sport, c'est la volonté et un certain nombre de prérequis naturels qui font triompher. Ces qualités (détermination, dextérité, endurance, rapidité, etc.) auraient pu se retrouver chez n'importe quel p'tit gars. Le héros sportif crée l'unanimité parce qu'il vient d'un milieu social auquel peuvent s'identifier des milliers de p'tits gars et d'ex-p'tits gars. Par exemple, le p'tit Gretzky de Brantford qui a réussi à devenir un champion national. Et, comme les gens ordinaires, le sportif n'a pas pu tricher pour «grimper».

Le champion devient alors l'objet d'un culte qu'amplifient les médias au profit des pouvoirs en place. Si on aime le champion, on appuie inévitablement le système qui l'a produit. Encore plus que le champion, c'est l'idéologie de la consommation qu'on approuve parce que même les champions sont jetables après usage. Et les records ne sont-ils pas là pour être dépassés? Rentabilité oblige!

Puis-je vous offrir un coup de... poing?!!

Le sport a aussi la «qualité» de simplifier les conflits : les rouges contre les bleus, les bons contre les méchants.

Et grâce à cette simplification des conflits, le sport ressuscite artificiellement une cohésion inexistant dans un système social basé essentiellement sur le contrôle, la compétition et la domination. Car tout le monde, professeurs et étudiants, employés et patrons pourront vibrer aux mêmes vertiges, en autant que leur choix porte sur la même équipe. Mais il n'y a pas là de véritable coopération, ni d'égalité. Il n'y a qu'un faux esprit d'équipe, un alibi pour le rejet d'un ennemi arbitrairement désigné, que ce soit les Nordiques, l'URSS, l'arbitre ou les femmes. Le sport omet que le spectateur puisse prendre un recul par rapport à l'ensemble. On peut prendre pour ou contre le Canadien, mais on ne peut pas prendre contre le hockey ou le sport en général.

Au hockey, la violence est implicitement tolérée et, plus, manifestement et dangereusement incontrôlable. Le rapport Néron sur la violence au hockey signale l'étendue démesurée de ce phénomène qui n'atteint pas seulement les clubs professionnels mais aussi les amateurs. Ce que les auteurs de ce document ont omis de dire, c'est que le sport lui-même entretient des rapports paradoxaux qui conduisent à la violence : quand deux équipes se rencontrent, elles jouent ensemble, l'une avec l'autre, mais en même temps et peut-être surtout, elles jouent l'une contre l'autre. Puisqu'il faut bien un gagnant et un perdant et que seul le premier est valorisé, l'émergence de la violence est presque inévitable. Sinon, pourquoi le Comité d'étude sur la violence au hockey, auteur du rapport Néron, définirait-il, en langage «sportif», huit types de violence, 1) être résolu, 2) l'agressivité, 3) la virilité, 4) la robustesse, 5) l'intimidation, 6) la rudesse, 7) la rudesse excessive, 8) la brutalité - dont les quatre premiers sont acceptables et les quatre derniers moins désirables?

Les moutons à deux faces

Le sport fournit des modèles de comportement associés surtout à la réussite. Mais il encadre aussi les modèles de la déviance. Dévier, selon les normes du système sportif c'est être improductif sur la glace ou avoir mauvais caractère sur le «court»; c'est acheter et consommer des drogues comme Derek Sanderson, ex-joueur de hockey professionnel, plutôt que d'acheter et de consommer des «Mr. Big» comme Wayne Gretzky. Car les héros sportifs ne sont plus seulement des champions de la production, ils sont aussi devenus de «grands gaspilleurs», pour reprendre le terme de Jean Baudrillard dans son livre *La société de consommation*. À travers le phénomène d'identification populaire, le sport suit, en même temps qu'il l'aide, la transition historique et économique entre société de production et société de consommation. Si Wayne Gretzky adore les «Mr. Big», Guy Lafleur a bien savouré les yogourts Yoplait (la fleur des yogourts), et Maurice Richard a bien rajeuni grâce à Grecian Formula 16, etc.

Notre sort national

En acceptant ces définitions propres au sport, les «fans» acceptent de jouer un rôle essentiellement passif et masochiste. Quand on reconnaît la valeur du champion, on reconnaît aussi sa propre médiocrité et l'impossibilité d'en sortir. Avec le perpétuel recommencement du zéro à zéro et la détermination d'un gagnant à chaque match, le sport constitue un rite de création du déséquilibre. Rite paradoxal, qui sert à conserver l'équilibre d'une société basée sur le déséquilibre !

Saviez-vous qu'en Afrique, des anthropologues ont fait jouer au soccer une population qui ne connaissait rien à ce sport ? Ces personnes ont refusé de s'arrêter de jouer en situation de déséquilibre. Elles n'ont voulu cesser que lorsque le pointage était redevenu égal. Si elles ont pu saboter l'engrenage compétitif et si la recherche de l'équilibre leur paraît plus saine, pourquoi ne le serait-elle pas pour nous ?

Notre société est malade, malade d'inégalité(s) et de pouvoir, malade tout court.

Le sport : notre vache sacrée

Le sport se présente comme modèle transhistorique. Le «monde du sport» fait l'objet de chroniques, de bulletins, de nouvelles séparées et ce, dans tous les médias. Même les critiques adressées à son endroit continuent à le voir, dans la plupart des cas, comme une manifestation détachée du vécu collectif d'une société. Elles n'attaquent pas le jeu sportif ou du moins la tournure que le sport a donné au jeu. Et quand ces critiques prétendent s'attaquer au

sport en oubliant ses mécanismes profonds et en ne dénonçant que les profits des brasseries, les salaires faramineux de certains joueurs, ou le sous-paiement des joueuses de tennis, elles ne font que supporter une dissociation mystifiante entre structure sportive et société. Aussi bien qu'entre sport, féminisme et récupération.

Car le sport nous a donné les Martina Navratilova (tennis). Sylvie Daigle (patinage de vitesse), Jan Stephenson (golf), Angela Taylor (course), Debbie Brill (saut en hauteur), etc. Toutes sont vedettes d'un sport individuel - catégorie féminine, bien sûr. Mais sauf quelques rares exceptions, elles ne resteront que de «pâles imitations» du jeu masculin : le clou d'un tournoi de patinage artistique restera toujours la finale masculine.

D'ailleurs, elles ne jouent et ne joueront pas contre les hommes. Le sport exige un déploiement d'énergie qui, dans sa forme musculaire brute et immédiate, correspond plus adéquatement à la structure corporelle masculine que féminine. En effet, les hommes sont plus avantagés parce que leur pourcentage de gras est moins élevé en moyenne que celui des femmes et parce que leur taille et leur poids moyens sont supérieurs. Et pour conserver au sport son suspense, il faut que les partenaires soient d'égale force. A titre de fausse exception, on se rappellera les traditionnelles joutes entre les joueurs du club de baseball montréalais, les Expos (sérieux), et leurs femmes (crôles). Il s'agit de petites mises en scène (drôles) qu'on fait avant les vraies parties (sérieuses)... pour pouvoir en rire. Dans le

sport, les femmes doivent accepter de lutter les unes contre les autres. Les luttes femmes-hommes n'existent pas. Elles ne peuvent être qu'objets de dérision (plattes).

Par ailleurs, les médias ne porteront qu'un minimum d'intérêt aux sports d'équipe féminins. Les critères traditionnels de force étant rattachés directement au calibre du jeu, les performances féminines sont généralement considérées comme moins bonnes et donc moins intéressantes, et par les médias et par les fans.

Parler des équipes de femmes, ce serait aussi enlever aux prouesses féminines sportives le caractère individuel et donc exceptionnel qu'on leur donne maintenant. Ce serait parler d'une force et d'un enthousiasme qui pourraient se différencier de l'esprit d'équipe masculin. On observe souvent, quand les femmes jouent sur une base non-compétitive, une complicité entre joueuses, des fous rires et une spontanéité que leurs contreparties masculines n'ont pas.

Et c'est cela qu'il faut développer. Il n'est pas nécessaire, pour sauver son âme de la récupération, de refuser de toucher à un bâton de baseball ou de s'abstenir de réussir un bon coup au ballon-volant.

Ne suffirait-il pas de se réapproprier le jeu, de saboter le sport en y injectant notre sens de l'humour, de refuser de devenir performante dans le seul but de dominer ?

CHRISTIANE BÉDARD.
SYLVIE MARCOUX



FINANCE
MARKETING
ADMINISTRATION

les services d'expansion
de la petite entreprise inc.

"Les Services d'Expansion de la Petite Entreprise S.E.P.E. Inc. vous offre des services intégrés en finance, administration et marketing ainsi que ressources humaines dans le but d'aider au maintien et au développement des petites et moyennes entreprises.

S.E.P.E. Inc.

Monique Girouard

417, rue St-Pierre, Montréal, Québec H2Y 2M4

282-9031

